

LE GROGNARD.

MONTREAL, 9 Juin 1883.

Nous prions nos abonnés rétardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

LE PRINTEMPS DE 1883

On peut nier l'existence de l'âme, la théorie du fatalisme, l'utilité de la vapeur; on peut même nier le talent de M. Thibault ou la délicatesse de M. Sénécail, mais ce qu'il serait absurde de ne pas admettre, c'est que nous venons de passer un des printemps les plus maussades et les plus incéléments qu'on ait vus depuis bien longtemps.

Nous avons pensé qu'il serait utile d'envoyer un de nos reporters chez M. Vennor à seul fin de le consulter sur les causes de ce retard de la belle saison.

Hier à midi, notre reporter s'est donc présenté au bureau privé de l'illustre prophète.

Le célèbre astrologue était plongé dans ses méditations, un hibou sur l'épaule et un serpent à la main. Il y avait aussi dans le même appartement trois peaux de lapin, un rat empaillé, plusieurs lézards, deux crocodiles, quatre crapauds, une lunette d'approche, un rasoir, une grenouille dans un bocal, un capucin en carton, trois culottes de policeman et une foule d'autres objets mystérieux, nécessaires à l'étude des astres et de la température.

M. Vennor après avoir passé une grande robe constellée d'étoiles et de signes cabalistiques a répondu avec beaucoup d'affabilité aux questions de notre reporter.

Nous reproduisons à peu de chose près, les termes de cet intéressant entretien.

Le reporter. — Je désirerais savoir, M. Vennor, quelles sont les raisons que vous donnez sur le retard du printemps? Les lecteurs du *Grognard* vous en sauraient gré.

M. Vennor. — Je ne suis jamais embarrassé de rien et il me sera facile de vous répondre.

Le reporter. — Pensez-vous que le refroidissement de la terre y soit pour quelque chose?

M. Vennor. — Non, mais le passage de Vénus a donné une secousse au soleil, d'où il lui en est résulté des distractions; il ne serait donc pas étonnant que le soleil se soit mis à flirter avec Vénus et qu'il nous ait oublié pendant ce temps.

Le reporter. — Pouvez-vous affirmer cela d'une manière positive?

M. Vennor. — Oui et non, car tout mon art consiste à parler pour ne rien dire.

Le reporter. — Seriez-vous assez aimable pour me prédire le temps qu'il fera en juin et juillet?

M. Vennor. — Avec plaisir: ce sera l'affaire d'un instant.

M. Vennor s'est alors déchaussé; il a consulté l'état de ses cors, puis il a pincé la queue de son chat, chatouillé le ventre de sa grenouille et après avoir posé quelques chiffres sur du papier, il a dit:

« Mes observations me font prévoir que nous aurons un temps pluvieux et froid, il y aura beaucoup de gons en brosse dans les rues et la marchandise sèche perdra de l'argent; vent violent le jour de la St-Jean Baptiste avec de fortes ondées; les cordes du violon de la place Jacques Cartier casseront sous l'influence de l'humidité — la récolte des foins sera difficile. »

Après avoir remercié M. Vennor, notre reporter tout joyeux est allé porter la bonne nouvelle dans la ville. Attendons-nous à avoir des journées magnifiques.

M'ORY.

UN AQUEDUC S. V. P.

Soixante mille gosiers altérés, pareils au mauvais riche de l'Evangile, demande avec angoisse « de l'eau! de l'eau!! »

Ce sont soixante mille gosiers québécois!

Et l'eau ne vient pas!

Car, pour avoir de l'eau il faut un aqueduc!

Et il n'y a pas d'aqueduc!

Ces malheureux parcourent les rues, l'aspect décharné, la bave à la bouche, obligés de sucer des petits cailloux pour se rafraîchir, hurlant: « un aqueduc! un aqueduc!! »

Les compagnies d'assurance ne veulent plus assurer.

L'usage des allumettes chimiques est défendu.

Tout objet combustible est gardé soigneusement à vue par le corps des pompiers qui a des pompes sans eau.

Les édits les plus sévères vont être portés!

Il sera défendu de fumer!

Il sera défendu de faire du feu!

Il sera défendu d'aimer parce qu'alors le cœur brûle!

Les québécois seront réduits à faire cuire leurs aliments au soleil sur des pierres plates, à l'instar des sauvages de l'Océanie.

Enfin, faute d'aqueduc, les malheureux habitants de cette ville infortunée seront en butte aux molestations les plus inouïes.

Tout le monde, riche ou pauvre, est déjà obligé d'aller faire sa provision d'eau à la rivière. On a vu avant hier l'honorable M. Mousseau remonter la côte de la montagne avec deux seaux d'eau à la main, pour les besoins de son ménage. — M. Wurtole qui le suivait, et qui s'était aperçu d'une folie dans le pot qu'il por-

taît, a dû emplir son casque de prussien pour ne pas faire un voyage blanc.

Depuis le dégel on ne se lave plus.

On est forcé de boire du whisky.

L'eau n'existant plus, les sociétés de tempérance se sont dissoutes.

La démoralisation est complète! Ministres de la province! ayez pitié de Québec, ville privée d'eau! faites un chemin de fer de moins, et construisez l'aqueduc. Les profits seront les mêmes pour vous; car, souvenez-vous qu'en fournissant de l'eau à vos concitoyens, vous trouverez encore le moyen de vous donner des pots de vin.

M'ORY.

UN NOUVEAU SAINT.

Le jour de la fête Dieu, pendant la procession, grande a été la surprise des promeneurs d'apercevoir accroché sous les fenêtres d'une maison de la rue Ste. Marie, non loin de la rue de la Visitation, un superbe portrait de M. Sénécail tout encadré d'or, parmi des statuettes de saints et des gravures religieuses. (*absolument authentique*).

C'était une honnête famille qui dans son zèle d'ornier la devanture de sa maison, et se trouvant à court de sujets pieux, n'avait rien trouvé de mieux que de mettre le portrait du célèbre surintendant pour boucher un bout de mur et faire pendant à un St-Joseph.

Tout le monde s'accordait du reste à dire que jamais M. Sénécail n'avait été en si bonne compagnie, mais qu'il paraissait là un peu comme le mauvais larron.

Du reste qui sait si ces braves gens ne désiraient pas faire attirer les bénédictions du ciel sur le fameux lançeur d'affaires?

Et peut être dans les siècles à venir, nos petits enfants liront sur les calendriers: « St. Sénécail, patron des chemins de fer. »

A propos de Bombarde.

Le 31 mai dernier, un artiste de Joliette devait donner sur la Côte St. Lambert, à deux heures de l'après-midi un grand air de bombarde.

Doux invitations avaient été envoyées le même jour à la dame d'un de ses amis pour assister au concert en question. Malheureusement la bombarde du monsieur de Joliette s'est fêlée à la première note qu'il a voulu produire. Il a juré que jamais il n'inviterait les dames de Montréal à le voir exécuter de la musique sur son instrument favori.

ARGUS.

LE POLITICIEN DE PROVINCE

Le politicien de Paris n'est que trop connu. Lancé de bonne heure dans le Droit, ce rocher de Lyourgue d'où les parents précipitent ceux de leurs enfants qui ne sont conformés pour rien, et

même aussi, quelquefois, ceux qui sont conformés pour quelque chose, avocat sans l'être, journaliste sans le pouvoir, incapable d'exercer un état, fainéant par manque d'aptitudes, remuant par vanité, inapte même à la paresse, raté même comme parasite, ayant passé sa jeunesse, tantôt à ne savoir que faire, tantôt à ne savoir comment faire pour ne rien faire, haranguant dans les parlottes, fleurissant dans les salons, secrétaire de sous-secrétaires, bête ment libéral, naïvement autoritaire, mondain, vide, puant, causeur, enfin député, et alors, après avoir consacré la première partie de sa vie à ne rien tirer de lui-même, consacrant la seconde à paralyser le travail des autres, le politicien de Paris, qui est légion, légion de frêlons, et quo Paris, d'ailleurs, répand en plaies sur les départements, n'offre plus rien à observer que son triomphe, son épouvantable triomphe!

Le politicien de province a été moins étudié, un certain type du moins de politicien de province. Type curieux, spécial, peut-être même tout nouveau, et dont il existe plus d'exemplaires, autour de la tribune où Jules Favre posait sa main et où Pouyer-Quertier vidait sa bouteille.

* * *

On peut le voir tous les jours, entre une heure et deux heures, longer lentement, d'un air réfléchi, avec on ne sait quelle mélancolie de génie méconnu, le parapet du pont de la Concorde, cette espèce de gringalet gauche et noiraud.

Quelquefois, sa femme l'accompagne, gauche comme lui, également noiraud, mais toute ronde, une face de pleine lune, qui a les yeux offarouchés et le regard borné des mauvaises bêtes. Correctement *mal fichus* l'un et l'autre, marqués de cet indélébile cachet de province qui fait si bien dire à tous ceux qui les voient passer: *Monsieur un tel est avec sa dame*, obscurs, ternes et laids, ils se dirigent vers la Chambre.

Monsieur Un Tel, à qui les journaux ont tous les trois mois, l'aumône d'une ligne, marche lentement, parce qu'une démarche lente est la seule qui convienne à un homme dont pas un éternuement n'est ignoré de l'Univers. Il penche la tête sous son chapeau trop vaste, mais seul, ce chapeau-là peut contenir cette tête qui contient le monde. Il se plaint toujours de vertiges et de pituites, mais la France elle-même est valétudinaire, et, la République ayant l'estomac chargé, c'est lui tout naturellement qui doit avoir la migraine. Quand, en sa présence, on fait des vœux pour le pays, il a une façon de vous serrer la main qui vous remercie comme pour lui-même, et s'il lui arrive, en traversant le quai, de rendre des saluts à la cantonade, c'est qu'il sait pertinemment qu'un roi né soit jamais, même incognito, avec sa femme et son parapluie, sans être reconnu par quelqu'un.

* * *

Il était dictateur, maître, empe-

graisse, toujours imcommodes, disgracieux, et qui donnent une vieillesse prématurée à ceux qui ont le malheur d'avoir un gros ventre et plusieurs mentons; enfin madame Bouchetrou cherche à prouver que la maigreur est l'état le plus agréable pour une femme, et termine en donnant une recette pour empêcher d'engraisser.

Après la lecture de ces deux articles, leurs auteurs se regardent comme deux chiens de faïence.

La délicate madame Vespuce sort de son sac un manuscrit et se lève en disant avec une voix pleine d'émotion:

— Mesdames, j'ai fait mon roman, et il me serait bien agréable si vous consentiez à en entendre la lecture?

— Comment donc! mais nous ne demandons pas mieux... Est-ce que cela ne vous fatiguera pas de nous faire cette lecture?

— Bien au contraire, ce sera pour moi un plaisir, car je verrai l'impression que produit sur vous mon roman... ensuite, je recueillera vos avis... je vous demanderai la plus grande sincérité... Oh! ne me ménagez pas! soyez franches... vos précieux conseils me guideront!

— Lisez, chère madame, lisez, nous vous écoutons avec la plus grande attention, et nous aurons soin de ne point vous interrompre... Vous entendez, mesdames, les interruptions sont défendues!

— On s'y conformera.

XIV

LE ROMAN DE MADAME VESPUCE.

La nouvelle femme de lettres a déroulé son manuscrit; elle le fouille, l'examine avec cet amour d'un tendre père qui se mire dans son enfant. On a placé près d'elle le verre d'eau sucrée de tradition. Il y a des auteurs qui préfèrent un verre de vin de Bordeaux; j'en ai même connu un qui ne lisait jamais sans avoir près de lui une bouteille de Champagne; il en buvait souvent, quelquefois même cela ne suffisait pas, et il en demandait une seconde. On lui accordait tout ce qu'il demandait, parce qu'il avait beaucoup de talent et que ses ouvrages obtenaient presque toujours de grands succès.

Mais revenons à madame Vespuce qui, avant de lire son roman, juge à propos de formuler une petite préface et dit d'une voix émue:

— Mesdames, je réclame d'avance toute votre indulgence... Je suis une débutante dans la carrière... Je n'ai pas l'habitude de madame Etoilé, je me laisse aller à mon inspiration. Mon roman, je crois vous en prévenir, est tout de cœur, tout de sentiment, tout de passion.

▲ Continuer.